

Dans ces conditions, dont on ne peut contester la réalité, comment pourrions-nous ne pas désirer la victoire de la France et de l'Angleterre? Laissons de côté les récriminations oiseuses, les critiques rétrospectives, le rappel des griefs légitimes, le souvenir des fautes incontestables. Nous sommes en face d'une crise de vie ou de mort. Et un cri s'échappe irrésistiblement de notre âme: " Que le Dieu des armées en fasse sortir la France vivante et forte! " Car le monde a encore besoin d'elle. Ce vœu n'est pas contraire à celui de la paix. Il s'y incorpore et s'y confond. Nous souhaitons la paix, la paix prochaine, si elle est possible. Et nous comprenons parfaitement que sa possibilité dépend de la modération dans les vues, de la mesure dans les réclamations, de l'équité dans les redressements, du tempérament dans les objectifs. Evidemment il faudra que, de part et d'autre, on fasse des concessions. C'est là ce que le pape demande. Espérons que l'on entendra ses conseils, et que, dans la paix qui devra se conclure aussitôt que l'Allemagne aura compris qu'elle ne peut écraser la France, on verra naître un nouvel ordre international où il n'y aura plus de place pour la hantise de domination militariste dont a été obsédé le monde pendant un demi-siècle.

* * *

Cette paix dont on ne cesse de parler, même au moment où l'on se prépare à la plus meurtrière des campagnes, les perspectives s'en sont-elles dessinées davantage après le récent discours du président Wilson? Beaucoup de gens inclinent à le croire. Le chef de la république américaine a prononcé ce discours en réponse à ceux que le comte Czernin et le chancelier Von Hertling avaient fait respectivement, le 24 janvier dernier, devant le reichstag autrichien et devant le reichstag allemand. Le premier avait signalé, dans une déclaration